



## Lacan Sens Dessus Dessous

*Clotilde Leguil a lancé la rubrique Lacan sens dessus dessous et l'a animée avec talent. Aujourd'hui Marie Laurent lui a tendu le micro. Clotilde s'est prêtée à l'exercice avec la même générosité. Merci à elle!*

*Myriam Perrin avec son propre style reprendra le flambeau dès le prochain numéro. Nous lui souhaitons d'ores et déjà la bienvenue...*

ML : Clotilde, aujourd'hui c'est à ton tour de nous parler d'une phrase de Lacan. Laquelle as-tu choisie ?

CL : C'est une phrase qui m'est venue tout de suite, quand nous avons conçu ensemble cette rubrique. Je me suis demandée sur quelle phrase de Lacan porterait mon choix, une phrase que je n'aurais pas comprise, qui me serait restée en tête pourtant, comme une énigme ? J'ai tout de suite pensé à celle là qui comporte cette énonciation bizarre que Lacan a inventée, où il dit, « j'étais son manque », à propos du deuil. Il dit ceci : « Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons nous dire, j'étais son manque.<sup>1</sup> » C'est une phrase que j'ai découverte quand j'ai commencé à suivre mes premiers cours au département de psychanalyse. Ça devait être en 98. J'avais trouvé cette phrase extraordinaire parce qu'elle était surprenante. « J'étais son manque ». C'était une formulation qui ne se laissait pas comprendre...

ML : On pense à l'amour !

CL : C'est ça, c'est entre l'amour, le deuil, la séparation, la perte, le rapport à l'Autre. Ce qui est étrange dans cette phrase, c'est que cette énonciation renverse une idée plus commune du manque qui voudrait que, quand nous sommes en deuil, l'autre nous manque. Là, ce n'est pas l'autre qui nous manque, mais *j'étais son manque*.

ML : ça localise autrement le manque.

CL : Oui, ça crée autre chose. Ce qui est bizarre, c'est que ça dit que ce qui nous manque, c'est d'être le manque de l'Autre. Ça redouble ce rapport au manque. D'une certaine manière, *j'étais ce qui lui manquait*.

ML : Et il me manque de lui manquer.

CL : Voilà ! En même temps, ça dit qu'être le manque de l'Autre, c'est quelque chose pour le sujet. Cette phrase m'était restée en tête pour des raisons liées au début de mon analyse. Je l'ai retrouvée beaucoup plus tard, quand j'ai commencé à travailler sur le Séminaire de l'angoisse pour mes propres cours, plus de 10 ans après. Finalement, je me suis aperçue que pour comprendre cette phrase, il m'avait fallu saisir quelque chose de ce que Lacan appelle l'objet *a*. Si on se place juste dans une configuration où il y a le sujet et l'Autre, on ne la comprend pas. Je n'ai pu la saisir qu'à partir du moment où j'avais moi-même franchi quelque chose par rapport à l'angoisse dans mon analyse. La conception lacanienne de l'angoisse m'est devenue plus familière. C'est à dire l'idée que l'angoisse oblige à penser un autre rapport à l'Autre que celui de son rapport simplement avec le sujet, autrement dit qu'un rapport d'ordre symbolique.

ML : Il y a à la fois l'idée du manque du manque et de la présence de quelque chose ?

---

<sup>1</sup> Lacan J., *L'angoisse*, Le Séminaire, livre X, Paris, Le Seuil, 2004, p. 166.

CL : Oui ! Finalement ce que l'on est pour l'Autre, ce n'est pas un autre sujet. Ce que l'on est pour l'Autre, c'est un objet *a*. Pas tout le temps bien sûr ! Mais c'est ce qui apparaît dans cette phrase : « J'étais son manque. »

ML : Ce que tu dis, pourrais-tu l'illustrer ?

CL : Oui. Un cas d'une psychanalyste anglaise qui s'appelle Margaret Little m'a permis de saisir ce que signifiait cette phrase. Son article s'appelle « La Réponse totale de l'analyste aux besoins du patient ». C'est un cas très concret que Lacan trouve formidable et qu'il commente dans ce Séminaire. Cette psychanalyste a un rapport avec sa propre angoisse et cela lui fait toucher quelque chose de son statut hors signifiant. Dans ce cas de ravage maternel, elle s'aperçoit que ce n'est pas avec du signifiant qu'elle peut produire un effet de séparation chez cette patiente d'avec la demande maternelle. C'est en lui faisant part de sa propre angoisse à la voir se mettre en danger. Elle n'est pas angoissée de sa propre angoisse et en lui disant, elle lui montre qu'on peut s'autoriser à manifester une angoisse. Son analysante franchit quelque chose à partir de cette interprétation décisive : elle peut manquer à sa mère. Elle peut manquer à l'Autre. C'est une interprétation coupure. Elle n'y est plus prise en tant qu'objet. « J'étais son manque » m'est alors apparu sous un jour différent. C'est une phrase qui rend compte de comment, dans l'amour, en tant que sujet, on peut se mettre dans cette position de vouloir absolument ne pas manquer à l'Autre.

ML : À t'écouter, cette phrase a travaillé en toi à partir du moment où tu l'as rencontrée. Elle a tourné...

CL : Dans l'analyse.

ML : Pourquoi ?

CL : Par rapport à la question du deuil qui me touchait de près à ce moment là. Par rapport à la question du manque. J'ai beaucoup travaillé sur la question du manque-à-être chez Lacan à partir du manque d'être chez Sartre et finalement du manque féminin. Quand Lacan dit « j'étais son manque », il y a une atmosphère de renversement, un peu comme dans le Séminaire XI, quand il évoque la boîte de sardine. Lui la voit et son ami lui dit : « elle, elle ne te voit pas ». Tout à coup, le sujet est autre chose qu'un sujet dans le paysage. *J'étais son manque* a résonné en moi parce que ça me parlait de quelque chose de la féminité. Cette phrase ne cesse de rebondir.

ML : L'imparfait n'est peut-être pas triste dans la phrase ? Il est du côté d'une traversée...

CL : Il y a un côté, j'étais à cette place et je ne le suis plus. Avec une étrangeté, car où est passé le « je » ? Il y a un franchissement, quelque chose peut-être qui peut aller vers une renaissance, une mutation subjective. Au moment où on peut assumer « j'étais son manque » et bien d'une certaine façon, on n'est plus à cette place. C'est au passé. Ce qui est très lacanien aussi dans cette phrase, c'est qu'elle nous oblige à sortir de la réciprocité imaginaire. Cette phrase a été une sorte d'OVNI : tout d'un coup, elle a fait exister un sujet qui n'est pas pris dans un rapport uniquement imaginaire ou symbolique mais aussi dans une dimension pulsionnelle, libidinale.

ML : Si tu relies cette phrase à l'actualité de « faire couple » ?

CL : Elle permet d'entrevoir qu'on peut passer du statut réel d'objet *a* au semblant. C'est une place qu'on peut occuper différemment. On ne peut jamais être le manque de l'Autre, c'est toujours une méprise mais on peut avoir un certain rapport au manque de l'Autre

ML : Cette phrase t'évoque-t-elle un moment de ton analyse ?

CL : ...Oui. Une fois, je n'étais pas allée à une séance. J'étais angoissée sans doute et en même temps, j'avais plein de raisons pour ne pas y aller. Je m'étais mal organisée, j'avais des impératifs familiaux... J'ai voulu faire comme si c'était rien. J'ai appelé au dernier moment, en disant que je ne pouvais pas venir. Il m'a laissé m'expliquer et il m'a dit : « Bien, vous me réglerez cette séance ». C'était la première fois que je manquais. Cela faisait déjà plusieurs années que j'étais en analyse et j'ai trouvé ça vraiment injuste. Je venais trois fois par

semaine, je n'avais jamais dérogé, même la veille d'un accouchement ! C'était incroyable, je n'avais même pas le droit de manquer une séance ! J'étais furieuse, comme si on me reprochait quelque chose. Je lui ai dit : « vraiment, c'est comme si vous me disiez que je n'étais pas sérieuse. » Il était très calme et m'a dit très gentiment à la fin de la séance : « Clotilde, vous êtes une femme très sérieuse. » Je ne m'y attendais pas du tout. Je croyais qu'on me reprochait ma désinvolture et donc je l'ai pris comme un reproche par rapport au fait de manquer à l'Autre justement. D'un côté, il me faisait payer la séance pour me signifier que c'était quelque chose de la manquer et de l'autre, ce n'était pas un reproche. C'était une interprétation. C'est la première fois qu'il me disait : « Vous êtes une femme », et « une femme très sérieuse ». On pouvait donc me le dire sans me le reprocher. Or l'adjectif sérieuse ne m'avait jamais été adressé comme un compliment : soit on me disait « trop sérieuse », parce que le travail pouvait devenir un investissement passionnel, soit « pas sérieuse » en amour car trop passionnelle aussi.

L'interprétation a desserré quelque chose. C'était une contingence pure... L'analyste était là en corps. Il était là devant moi, au moment de se dire au revoir, au moment aussi de le payer. Son interprétation était tout le contraire de ce que j'attendais.

ML : En ne venant pas, tu marquais ta place comme manquante.

CL : Oui et d'ailleurs, en lui téléphonant, j'étais super angoissée. Je me reprochais déjà à moi-même de ne pas venir. La séance a fait de ce moment de flou, un acte !

ML : Merci Clotilde.